Document generated on 05/05/2025 3:08 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Les films « reggae »

Marie Poirier

Number 109, July 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51013ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Poirier, M. (1982). Les films « reggae ». *Séquences*, (109), 24–25.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES FILMS « REGGAE »

Marie Poirier

Le succès du reggae, musique populaire jamaïcaine, a créé une industrie cinématographique en Jamaïque et un intérêt de la part de cinéastes de diverses origines pour la vie et la culture de ce pays.

Ces films, englobés sous le vocable de « films reggae » pour le besoin de la cause, vont de la fiction *(The Harder They Come, Rockers, Children of Babylon, Babylon)* au documentaire *(Reggae Sunsplash, Bongo Man)*. Ils servent souvent de véhicules aux musiciens reggae, mais plus qu'une musique de fond, le reggae est intimement lié au milieu qui l'a vu naître, c'est-à-dire Trenchtown, le taudis de Kingston et les rastafariens, une secte qui croit au retour des Noirs en Afrique et à la divinité de l'ex-empereur d'Ethiopie, Haïlé Sélassié.

Quoique schématique et de valeur moyenne, *The Harder They Come* de Perry Henzell a inauguré le genre en 1972 et sa bande sonore variée a contribué à la popularité du film. Dans une histoire en partie autobiographique, Jimmy Cliff joue le rôle d'Ivan, un jeune campagnard venu à Kingston avec l'espoir de devenir musicien. Il enregistre un 45 tours qui devient un succès mais, manipulé par des promoteurs sans scrupules et des trafiquants de drogue, il est finalement abattu par la police après une chasse à l'homme.

La révolte d'Ivan était individuelle et sans issue, celle de *Rockers* (nom donné aux musiciens reggae) de Theodoros Bafaloukos, réalisé en 1978, est collective. Le batteur Leroy Wallace et ses amis rastafariens dévalisent l'entrepôt d'un riche receleur et distribuent la marchandise aux habitants de Trenchtown. Cette histoire de Robin des Bois jamaïcains est peu plausible, mais amusante dans sa description des moyens employés par les personnages pour contourner le système.

Le Kino Arsenal Tubingen, une équipe d'Allemagne de l'Ouest dirigée par Stefan Paul, a tourné *Reggae Sunsplash* lors du festival de Montego Bay, en été 1979, mettant en vedette les grands noms du reggae, de Bob Marley à Peter Tosh. Le résultat est débraillé, parfois percutant (une image dénonce New York comme « Babylone », l'expression rastafarienne désignant le monde occidental décadent) et les interviews avec les rastafariens font connaître les idées de ce mouvement messianique. De la même équipe, *Bongo Man* (1981) a une plus grande unité de ton et révèle plusieurs aspects de la société jamaïcaine. Jimmy Cliff, coproducteur du film, guide les spectateurs dans son pays tourmenté par la violence, à la veille des élections de l'automne 1980. Il commente la politique, le rastafarisme, le féminisme, en plus de présenter des extraits de ses spectacles en Jamaïque, à Hambourg et surtout à Soweto en Afrique du Sud devant un auditoire multiracial.

Les documentaires comme les films de fiction présentent le mouvement rastafarien comme conscience de la Jamaïque, ce qui est un peu exagéré compte tenu du nombre plutôt réduit d'adeptes. Les « rastas » sont décrits comme des gens fiers de leur

The Harder They Come, de Perry Henzell

identité raciale, solidaires et unis par leur apparence distincte (cheveux longs nattés par les hommes et les femmes), leur consommation de marijuana et leur langage chargé de références religieuses.

Children of Babylon (1979) de Lennie Little-White est le seul film à délaisser le milieu populaire. Ce drame psychologique examine les relations entre Penny, une étudiante aspirant au doctorat, Rick, un peintre à succès, Laura, une Américaine blanche qui vend les oeuvres de Rick, Luke et Dorcas, les employés du domaine de Laura. Ce chassé-croisé amoureux est bavard et maladroit (plusieurs acteurs sont non-professionnels) et prétexte à de nombreux ébats sexuels. La référence à « Babylone » dans le titre laisse entendre une critique de ce milieu bourgeois désoeuvré mais Luke, le fermier rastafarien et brièvement amant de Penny, est dogmatique et sexiste et aucunement présenté comme une alternative aux personnages modernes qui l'entourent.

Babylon de Franco Rosso a une valeur prophétique car ce film sur les tensions raciales en Grande-Bretagne a été tourné en 1980 dans le quartier londonien de Brixton, siège de graves émeutes en été 1981. Blue (Brinsley Forde), mécanicien et musicien reggae à ses heures, joue avec son groupe dans un entrepôt désaffecté. Un concours de musique dans une boîte jamaïcaine sert de point de départ au scénario, mais le vrai but est de montrer la présence du racisme à tous les niveaux de la société britannique: les voisins cockney, la police, l'école, le patron de Blue. Les immigrants restent passifs devant les provocations, de peur de créer une guerre ouverte mais la violence est inévitable.

Babylon est le film reggae le mieux fait et le plus pertinent. Évidemment, la Grande-Bretagne a une industrie cinématographique plus établie que la Jamaïque, mais *Babylon* a été réalisé indépendamment par un cinéaste d'origine italienne, Franco Rosso (cette attraction des étrangers pour la culture jamaïcaine est intéressante). Forde et les autres interprètes jouent avec naturel et les variantes de langue entre les rastas, les noirs non-rastas, les cockneys et les autorités blanches sont bien rendues. Elles sont déroutantes pour les spectateurs nord-américains, mais elles montrent les nuances de cette société stratifiée.

Le Québec peut tirer des enseignements du cinéma jamaïcain. Un petit pays du Tiers-Monde

Babylon, de Franco Rosso

réussit à produire et exporter des films en misant sur ses particularités culturelles. Certains films sont en dialecte jamaïcain sous-titré en anglais et ceci ne semble pas être un obstacle à l'exportation.

Malgré tout, une question surgit: le cinéma jamaïcain risque-t-il de devenir prisonnier d'un folklore musical rastafarien? Ces films donnent l'impression que tous les Jamaïcains sont pauvres, musiciens ou rastafariens. Malgré ses faiblesses, seul *Children of Babylon* faisait une incursion dans un milieu différent. Ce nouvel exotisme est plus revendicateur et authentique que l'ancien, mais il limite tout autant la diversité. Il n'y a pas un mot sur le tourisme, pourtant la deuxième industrie du pays, et ses répercussions sur l'économie et les mentalités jamaïcaines. Chacun de ces films met en scène un aspect de la vie jamaïcaine mais, pris dans l'ensemble, ils donnent peu de renseignements sur la vie quotidienne de la population en général.

D'un autre côté, ces films n'ont pas la prétention de décrire la société jamaïcaine contemporaine mais de divertir. Ils atteignent leur but de dénoncer la pauvreté et l'oppression par la parodie ou le film musical. Ce faisant, ils rejoignent un public jeune, féru de musique populaire qui n'irait pas voir de films politiques dénonçant les mêmes maux. Sans la popularité de la musique reggae, ces films n'auraient probablement jamais vu le jour, mais elle a permis au cinéma jamaïcain de se tailler une petite place au soleil.